

— D'accord, aussi : et d'après cela, somme toute, votre avis ?

— Mon avis ?

— Comment concluez-vous ?

— Mais... Ma foi... Je ne sais. Et toi, démon ?

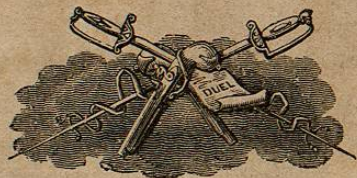
— Comme vous, maître ; je ne sais ; et c'est à peu près là, dans ce siècle éclairé, notre opinion sur toute chose, à commencer par votre âme, à finir par mes cornes.

— Tu crois ?

— C'est la vérité.

— En ce cas, mon ami, nous sommes fort avancés.

VICTOR DUCANGE.



LES
JEUNES FILLES DE PARIS.



Et moi aussi, j'ai promis de joindre la modeste glane d'un vieux conteur à cette gerbe riche et variée, formée par cent et un écrivains français, offerte par eux à l'un des éditeurs les plus recommandables de notre littérature moderne, pour l'indemniser des pertes imprévues que lui ont fait éprouver nos derniers orages.

Mais que lui offrirai-je, moi, simple moraliste, presque septuagénaire, habitué à parcourir les

plus humbles sentiers du Parnasse, à m'y reposer sous de paisibles ombrages, où je me contente de cueillir quelques fleurs des champs, pour les offrir aux jeunes filles qui se trouvent sur mon passage?

De quel droit me mêler parmi ces nouveaux *Addison*, ces *Quintilien*, ces *Aristarques* fouillant jusque dans les derniers replis du cœur humain, pour en connaître les mouvements, les erreurs, et le conduire à sa perfection? De quel droit irais-je lutter avec tous ces grands coloristes de notre époque, moi qui, voué constamment au style simple de conteur moraliste, eus toujours pour devise cet adage d'Horace : *Ingenium miserâ fortunatius arte*; « Le naturel est préférable à l'art? »

Mais j'ai promis; j'ai cédé à l'irrésistible charme d'inscrire mon nom parmi ceux de mes amis, de mes confrères : j'oserai donc conter encore... pour la dernière fois peut-être; oui, j'essayerai de faire une esquisse fidèle des jeunes filles de Paris; de prouver que, dans tous les rangs de l'ordre social, elles offrent des modèles à citer pour l'honneur et la gloire de leur sexe : je m'attacherais surtout à démontrer que la vertu la plus digne d'éloge, est celle qu'on rencontre dans la classe indigente, où toujours elle est environnée des séductions que font naître le désir de s'éle-

ver, l'isolement, l'inexpérience, et trop souvent, hélas! les besoins pressants de la vie.

Le fond du récit que je vais faire est historique : cette anecdote a eu lieu dans mon voisinage; et je m'en suis emparé, pour la joindre à ces traits populaires, attachants, que je vais ramassant sur la scène du monde; comme le botaniste qu'on voit errer dans les vallons, sur les montagnes, cueillant les plantes salutaires propres à calmer, à prévenir tous les maux de l'humanité.

Estelle Aubert était l'unique enfant d'un ouvrier imprimeur, qu'un travail forcé, opiniâtre, avait réduit à vivre dans un fauteuil, privé de l'usage de ses jambes et de ses mains. Position cruelle pour un homme de cœur, qui se trouvait à la charge de sa femme et de sa fille! Celles-ci n'avaient pour toute ressource, que leur modique profession de blanchisseuse en linge fin, à laquelle, depuis quelques mois, Estelle avait ajouté celle de raccommodeuse de blondes et de dentelles, afin d'augmenter le gain de la journée.

Cette honnête et pauvre famille habitait deux chambres en mansarde, ou plutôt une partie d'un sixième étage, rue de Chabannais, en face d'un hôtel, dont le premier était occupé par un grand spéculateur de terrains, devenu banquier

très-renommé; le second, par le vicomte de Saluces, écuyer cavalcadour; et le troisième, par un commissaire-priseur.

Chacun de ces divers habitants de l'hôtel, avait une fille : celle du banquier Saint-Omer, nommée Léonie, était une brune piquante, d'une figure ouverte, et de la plus agréable humeur; mais distraite, étourdie, insouciante, et donnant à son institutrice, femme d'un mérite reconnu, la plus grande peine à mettre dans la tête de son élève deux idées de suite, à graver dans sa mémoire les moindres notions de grammaire, d'histoire et de géographie. C'était, en un mot, une charmante folle gâtée par ses parents, qui s'imaginaient que leur fille unique aurait bien assez de l'opulence, pour briller dans le monde et faire un mariage avantageux. Déjà même, en effet, quoiqu'elle n'eût que dix-sept ans, elle était recherchée par certains seigneurs de la cour, qui convoitaient la dot considérable qu'elle devait avoir, pour apaiser leurs créanciers, soutenir le train de leur hôtel, en un mot pour *fumer leurs terres* : expression usitée parmi les grands qui se mésallient.

La fille du vicomte de Saluces offrait un contraste frappant avec celle du banquier. Clorinde, belle blonde, un peu fade, âgée de dix-huit ans, était froide et réservée. Son regard était impé-

rieux, en même temps que ses lèvres dédaigneuses exprimaient la fierté. Sa gouvernante, ex-chanoinesse, la maintenait dans cette haute idée de naissance, dans cette roideur de caste nobiliaire, et lui faisait mesurer à chaque instant la distance énorme qui existait entre elle et la fille d'un de ces nouveaux enrichis, qui s'imaginent pouvoir marcher de pair avec les grands seigneurs.

Quant à la jeune Emma, fille de M. Dumont, commissaire-priseur, elle n'avait ni la morgue insolente de Clorinde, ni la folle insouciance de Léonie. Placée par le destin dans cette moyenne région de la société, où l'on ne connaît ni l'ennui du rang et de l'étiquette, ni les besoins de l'indigence; où l'on est, comme le dit un ancien sage, à l'abri des coups de soleil qui frappent la cime des forêts, et des inondations qui noient les petites herbes rampant sur la terre; Emma, élevée par sa mère, excellente femme, occupée à maintenir dans sa maison l'ordre et l'aisance, à faire le bonheur de tout ce qui l'entourait; Emma, habituée dès son enfance à vaquer aux soins domestiques, bonne par instinct, instruite sans prétention, charmante enfin sans presque s'en douter... Emma n'était qu'une simple bourgeoise.

Estelle Aubert se fût élevée promptement au-dessus de l'humble condition où elle était ré-

duite, si elle eût voulu prêter l'oreille aux agaceries des jeunes étourdis du quartier, aux séductions dont elle était assaillie dans les différentes maisons où elle reportait son ouvrage. A la voir parcourir d'un pied léger les rues de Paris, gentille, accorte, le nez en l'air, le sourire sur les lèvres, et tenant sous le bras son petit carton vert, on la confondait souvent avec ces grisettes, qui, sous les apparences d'ouvrières très-occupées, courent les aventures, et font un honteux trafic de leur jeunesse et de leurs charmes. Mais sitôt qu'on adressait la parole à notre jolie raccommodeuse de dentelles, on jugeait à sa réponse, à son maintien, à cette piquante franchise répandue dans tout son être, que c'était une fille de bien. On ne la voyait point s'effaroucher d'un mot, d'une plaisanterie qu'on lui décochait en passant; elle se résignait aux humiliations passagères que lui faisait éprouver sa profession, et s'en vengeait en sentant se raffermir sa vertu, en évitant avec adresse les attaques des nombreux séducteurs qu'elle rencontrait dans le monde; et ne pouvait concevoir comment on ose acheter de la misère ce que le cœur seul peut donner.

Estelle était souvent en relation avec ses trois jeunes voisines. Sa réputation d'honnête fille, ses tendres soins pour son père infirme, et son re-

nom d'habile ouvrière, lui donnaient une espèce de vogue : il ne se passait point de semaine, qu'elle ne fût appelée, tantôt chez le banquier Saint-Omer, pour raccommoder un voile d'Angleterre qu'avait déchiré madame, en descendant de calèche au bois de Boulogne; tantôt chez le vicomte de Saluces, pour réparer un accroc à ses manchettes de Malines brodée, une déchirure aux barbes tombantes, en point de Bruxelles, qu'avait faite la vicomtesse dans l'appartement de la dauphine; tantôt enfin, chez le commissaire-priseur, pour reblanchir et remettre à neuf les collerettes en tulle de madame Dumont, ou bien les pélerines de sa fille, en jaconnas, et qui composaient sa parure ordinaire.

Mais l'accueil que recevait Estelle Aubert aux divers étages de l'hôtel, variait suivant la condition des familles qui l'occupaient. Au premier, son ouvrage était toujours bien reçu, apprécié à sa juste valeur; et chaque fois elle en recevait le prix, en proportion des soins et du travail qu'il avait exigé. Léonie l'appelait ordinairement *ma bonne Estelle*, et ne prenait avec elle aucun ton de hauteur, ni d'arrogance. Il n'en était pas de même au second : la vicomtesse de Saluces, fière et méprisante, devenue dévote austère, de dame un peu légère qu'elle avait été, ne paraissait jamais satisfaite de ce qu'avait fait la jeune ou-

vrière, qu'elle nommait tantôt *ma petite*, tantôt *mon cœur*, avec ce sourire dédaigneux qui semblait mesurer les distances. Clorinde se montrait encore plus difficile, plus exigeante que sa mère : elle faisait souvent recommencer à la complaisante Estelle son travail ; et presque toujours la pauvre fille se retirait sans en avoir reçu le salaire. Quant au troisième étage, elle s'y présentait comme dans sa propre famille. Monsieur et madame Dumont la comblaient de caresses, de félicitations sur sa conduite : Emma surtout ne pouvait se lasser d'admirer la perfection de travail de sa charmante voisine ; elle lui serrait les mains, et l'eût volontiers embrassée, si elle n'eût pas craint de monter la tête ardente de Léon son frère, jeune étudiant en droit, qui ressentait pour la raccommodeuse de dentelles un penchant fondé sur l'estime, et que par cela même il lui était impossible de taire et de réprimer.

Bientôt la jeune Estelle se fit une réputation parmi les dames les plus élégantes du quartier. C'était à qui vanterait son talent, son exactitude : c'était à qui lui confierait ses chiffons les plus précieux. Enfin, mademoiselle Aubert, car c'est ainsi que chacun la nommait, ne pouvant plus suffire, avec sa mère, à tout le travail qu'on lui confiait, fut contrainte de prendre plusieurs ouvrières, de faire des apprenties dans son état ;

et pour cela, il lui fallut quitter ses deux chambres en mansarde, où il faisait si froid l'hiver, et si chaud l'été. Elle loua donc un joli petit appartement au troisième étage de la maison où elle demeurait, dont une pièce donnait au couchant, sur la rue, et qu'habita son vieux père infirme, qu'elle roulait souvent dans son fauteuil, vers la croisée, pour lui faire respirer le grand air, et le réchauffer aux rayons du soleil.

Placée alors en face des appartements qu'occupaient ses trois voisines, Estelle les suivait assez souvent dans leurs occupations journalières. Tantôt elle remarquait Léonie, se pâmant de rire, en faisant faire mille tours, mille gambades au singe chéri de sa mère, attaché par une longue chaîne à l'un des balcons du premier : tantôt elle apercevait Clorinde faisant de la tapisserie auprès de sa mère, qui s'était endormie au milieu d'une lecture édifiante : tantôt enfin, elle recevait un salut gracieux, un aimable sourire d'Emma, qui vaquait aux soins du ménage, en répétant la romance du jour, ou bien une jolie chanson de Béranger. Bientôt son frère Léon venait la rejoindre à la croisée ; et remarquant les tendres égards d'Estelle pour son vieux père, il la saluait à son tour avec une vive émotion, et restait les regards attachés sur elle jusqu'à ce qu'elle se fût retirée au fond de son habitation,

pour reprendre son travail et diriger celui de ses ouvrières.

L'hiver succéda bientôt aux beaux jours : il donna de nouveau à la jeune raccommodeuse de dentelles une juste idée de l'orgueil des rangs et des prérogatives de la naissance : ce qui l'affermait dans la résolution qu'elle avait prise, de n'avoir avec les gens titrés et les opulents, que les communications nécessaires à son état, ou aux besoins qu'on pouvait avoir d'elle. L'époque du carnaval approchait ; et chaque classe de la population se livrait aux plaisirs que procurent les réunions de danse, de musique. Il y eut un grand bal chez le banquier Saint-Omer : le ban et l'arrière-ban de la Chaussée d'Antin avaient été invités : les préparatifs les plus somptueux étaient dirigés par le plus habile tapissier, par le glacier le plus en vogue. En un mot, rien n'avait été épargné pour étaler tout le luxe, toute la somptuosité de la finance.

Estelle, qui le matin de ce grand jour avait reporté à madame Saint-Omer une garniture de robe en point d'Angleterre, avait osé demander à la femme de charge la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour voir défiler dans l'antichambre les beautés célèbres de la banque, examiner leurs toilettes, et jouir de loin du magnifique coup d'œil de cette brillante

fête. Un valet de chambre vêtu en noir, chapeau à trois cornes sous le bras, annonçait à haute voix toutes les personnes qui se présentaient. Parut la famille de Saluces, invitée par convenance de voisinage, et qui n'avait pu se dispenser de répondre à l'invitation, vu que plus d'une fois on avait eu recours à la caisse de Saint-Omer, et qu'on pourrait y recourir encore ; car le vicomte, pour se conformer aux habitudes des seigneurs de la cour, aimait le jeu, avait des maîtresses. A cette annonce que fait le valet de chambre : « *Monsieur le vicomte et madame la vicomtesse de Saluces !* celle-ci s'imaginant que chacun pénétré de l'honneur qu'elle fait à cette réunion de roturiers, va se lever et lui rendre hommage, se gourme, étale avec emphase le volant de sa robe, et promène partout ses regards fiers, scrutateurs... mais étonnée de voir que personne ne bouge, ne se range sur son passage. La grosse madame Saint-Omer vient seule au-devant d'elle, en l'appelant tout haut : « *Ma chère voisine.* » Léonie prenant la main de Clorinde qui suit sa mère, la conduit parmi les danseuses, en lui disant : « Coiffée à ravir... mise comme un ange... oh, ma chère, que vous êtes gentille ! » La franchise du compliment ne peut faire excuser la familiarité du langage ; et la noble demoiselle, blessée de ce ton d'éga-